

On a peur de faire des hommes ou même de les laisser faire ! . . .

En effet, c'est bien là la grande crainte de nos instructeurs, car ils savent bien que le jour où il y aura des *hommes* parmi le peuple — les *Lèvres de Plomb* — leur pouvoir disparaîtra et leur prestige sera complètement amihilé.

On a cent fois dit que nous n'aboutissons qu'à faire de l'instruction et non de l'éducation, parce que nous ne savions pas et que nous ne voulions pas cultiver le caractère et la volonté. Toute velléité d'initiative, tout effort vers un cachet personnel, original, — vertu chez beaucoup de nos voisins que nous admirons, — est soigneusement étouffé chez nous, comme témoignant d'une indépendance suspecte, comme contraire à l'étiage des *céréralités* qu'il ne faut pas dépasser.

A peine la journée commencée, dès la première heure de classe, l'élève n'est plus qu'une unité dans un groupe dont on s'occupe seul. C'est pour ce groupe anonyme que le maître parle, enseigne, démontre. L'unique lien qui rattachait autrefois l'élève, en tant qu'individu, au professeur, et qui permettait à l'éducateur de comprendre et de surveiller la psychologie de l'éduqué, c'était la correction spéciale de chaque devoir. Maintenant il est d'usage presque partout de procéder simplement à une correction d'ensemble pour le groupe. C'est plus conforme au principe de collectivité et, aussi, c'est plus tôt fait.

Chacun — suivant la locution familière — n'a qu'à en prendre pour son grade, ou plutôt pour son ignorance, et doit se développer au petit bonheur dans le bouillon de culture général.

Restent, pour ceux qui bénéficient d'un demi-internat, les heures qu'ils peuvent passer dans la famille. Mais, outre que pas mal de gens suivent tout bonnement le courant sans s'inquiéter où il mène, beaucoup d'autres *n'ont pas le temps* de s'occuper de la psychologie de leurs enfants. Ils paient l'institution ou le lycée — très cher celle-là, moins cher celui-ci, pour à peu près la

même marchandise — et les voilà tranquilles ! On leur prend leurs fils à l'état de moutard, on les leur restitue à l'état de bachelier avec cette science-omnibus qui les rend propres à tout et bons à rien, et leur conscience de pères de famille se déclare satisfaite.

C'est ainsi que, chaque jour davantage, on prépare des numéros pour les troupeaux de demain !

L'enfant, devenu homme, qui a été ainsi plié à un tel système, au collège, au régiment, qui a entendu un peu partout les théories nouvelles et en a subi l'influence, se trouve tout à fait mûr quand il entre réellement dans la vie, pour ne plus comprendre l'action personnelle. Son individualisme a été stérilisé ; il est disposé à tout attendre de la collectivité.

Et, après tout, ce ne sera pas la faute des citoyens qu'on nous élève de cette façon, s'ils deviennent, non pas des *Lèvres de Corail*, mais des *Lèvres de Plomb*.

Certains parents, qui pressentent le danger et qui devinent que c'est par ce bout-là qu'il faudrait prendre la question sociale, s'attachent, dès la première enfance, à cultiver les qualités morales de leurs fils. C'est, en effet, quand ils sont tout petits, et dans leurs âmes à peine entr'ouvertes, qu'il faut jeter les germes qu'on développe soigneusement plus tard. Sinon, le terrain devient infécond, et, d'ailleurs, les maîtres officiels ne s'occupent pas de ce jardinage.

Par l'éducation, comme par la politique, comme par la propagande des idées, on prépare de plus en plus le vingtième siècle tel qu'il nous apparaît dès maintenant avec son nom de baptême ! Ce sera le siècle de l'Association, le siècle des Syndicats, le siècle de l'écrasante prédominance des masses sur les *Lèvres de Corail* ! La force anonyme fera se courber toutes les élites et condamnera à s'avilir jusqu'au niveau commun toutes les intelligences qui la dépasseront.

Devant les progrès de l'organisation sociale ainsi comprise, Renan déjà s'inquiétait et écrivait ces lignes qui deviennent d'une suggestive actualité :

« Les valeurs morales baissent, le sacrifice disparaît ; on voit venir le jour où tout sera syn-